

## “Souvenirs éparés 1942-1953”, par Christiane Beudard-Leroy

Quelle émotion à consulter sur le site Internet [www.aeclc.com](http://www.aeclc.com), la centaine de photos de groupes collectées par Claude LÉVÊQUE ! J’y retrouve ma famille : mon père Paul BEUDARD, son visage doux et bien nourri de l’après guerre, puis ses traits fatigués avec toujours la même expression de bienveillance.



Plus rarement, mon frère Jean-Guy, sérieux ou espiègle, au milieu de ses copains dont les noms et les visages ravivent ma mémoire.

Plus de dix ans de souvenirs dans ce vieux collègue qui était aussi ma maison, remplissait ma vie, était au centre de mes préoccupations et de mes relations.

### La guerre, les années d’apprentissage.

Le collègue, j’y suis entrée pendant la guerre et j’y suis restée quatre ans dans la classe unique de Madame LE CANN, après que ma mère eut écrit à mon père, retenu prisonnier au stalag XIII B, pour lui demander s’il était judicieux de me faire quitter l’école communale afin de me faire intégrer le collège dont les classes primaires avaient bonne réputation. J’y entrai donc en 1942, sans regret, ne gardant de l’école de la rue GALLIÉNI que de vagues souvenirs. C’est là que j’apprenais à lire très vite, à écrire normalement et à compter plus difficilement, étant comme mon père le fut avant moi, bloquée par les divisions à deux chiffres. J’étais une enfant timide, toujours un peu à l’écart dans la cour de récréation, complexée par mes longues jambes maigres et mes cheveux frisés. Je fus tout de suite plus à l’aise quand je rejoignis le collège en 9ème (CE2), la structure étant plus intime.

C’était une classe unique, établie dans les communs de l’hôtel de VILLAINES, non loin du préau. Nous y étions, en fonction de nos âges, répartis en rangées et la maîtresse savait très bien organiser nos activités.

Je garde du passage dans la classe de Mme LE CANN, le souvenir ébloui des premiers instants de la matinée, toujours consacrés à la leçon de morale : une lecture édifiante sur des vies exemplaires ou héroïques : PASTEUR ou le docteur LOBLIGEOIS et bien d’autres qui suscitaient notre admiration. A la fin de l’année, nous attendions la récompense des épisodes de



“ Sans famille ” dont Mme LE CANN savait si bien ménager le suspense. Je me souviens aussi des dictées redoutables, extraites de Maurice GENEVOIX, des pièges de son vocabulaire voué à la chasse, de mon plaisir à les déjouer. Et curieux réflexe d’ancien professeur de Lettres, je me rappelle aussi, après les avoir reconnus sur les photos de classe, les noms des deux garçons probablement dyslexiques dont le grand nombre de fautes était soumis à notre désapprobation.



Mme LE CANN était une grande femme maigre, au visage sévère qui savait parfaitement diriger ses 4 sections : 9ème, 8ème, 7ème et FEP (fin d’études primaires pour les grands qui termineraient leur scolarité). Notre institutrice était juste, excellente pédagogue, savait nous motiver et exciter notre soif d’apprendre. Avec ma voisine de table, Georgette PLIQUE, la fille du propriétaire de l’hôtel ST-GERMAIN, nous faisons, pendant que la maîtresse était occupée, des concours de géographie : à celle qui apprendrait le plus vite le plus grand nombre de capitales européennes. Je n’ai, je le répète, aucun souvenir scolaire désagréable de cette époque difficile de la guerre. L’école était un théâtre où il se passait toujours quelque chose. Il faut dire que certains camarades de classe avaient des vies autrement plus mouvementées que les nôtres. Des enfants juifs suivaient leur scolarité au grand jour parmi nous, ayant rejoint LA CHÂTRE dès 1940 et conservé leur nom : Nicole GLUCK, Arlette GRUMBACH, les sœurs BLOCH, Michel HIRSCH, un jeune Alsacien avec lequel j’avais de longues discussions pendant les récréations. Nous aimions lire tous les deux. Nous échangeons des impressions mais jamais de secrets. Une fois seulement, une petite camarade juive me confia : “En réalité, je ne m’appelle pas comme cela, mon vrai nom est...”. Je le répétei à ma mère qui me fit jurer de ne rien dévoiler à personne.

La vie s’écoulait presque sans heurts. Nous assumions plus ou moins bien les désagréments de cette période : les privations, le froid, les engelures, les crevasses, les semelles de bois et les vêtements de récupération. Comme nous n’avions pas de tissu, ma grand-mère voulut utiliser une capote de soldat kaki, pour me faire un manteau. Elle eut cette idée “ingénieuse” de la teindre en noir. Pleurs et grincements de dents de ma part. C’était impensable ! Le noir était à cette époque symbole de deuil et de vieillesse. Pourtant, je partis en classe un matin bien au chaud dans ce vêtement au capuchon élégamment bordé de lainage rouge. J’étais honteuse, je me sentais victime d’une injustice. Surprise ! Mes camarades me firent compliment de ce joli manteau original. Les saisons passaient et je grandissais trop vite, je tombai malade. De quoi ? Je l’ignore encore, peut-être d’anémie. Trois mois de congé et le redoublement de la 7ème avant d’affronter l’examen d’entrée en 6ème.



Mai 1945 : deux souvenirs demeurent, parfaitement différents dans leur intensité, la neige du 1er mai qui nous surprend dans la cour de récréation, une fête, et autre fête combien plus importante, le retour de mon père, espéré avec fébrilité, ce père absent 5 ans, prisonnier en TCHÉCOSLOVAQUIE. Il arriva par un bel après-midi de mai. Je nous revois, ma mère et moi, nous disputant une place entre ses bras, sur l'étroit palier du 3 rue du Champ de foire, domicile de mes grands-parents maternels où nous avons vécu les années de guerre.

### **Le secondaire, portraits d'enseignants.**

La photo de la classe de 6ème, 1946, m'a servi à me remémorer quelques éléments de ce changement de vie. Après l'examen d'entrée en sixième où la dictée me permit de compenser ma faiblesse en arithmétique, les portes du collège s'ouvrirent à ma jeune curiosité. Changement total dans notre vie : un déménagement rue Nationale, un père professeur nommé sur le poste de philosophie, une mère exerçant la nouvelle activité de modiste, pour moi qui aimais la nouveauté et les découvertes, ce serait presque le paradis.

En réalité, la sixième fut une année difficile. Finie la sollicitude bienveillante de Mme LE CANN, finis les leçons particulières et les cours du soir donnés dans la sombre forge de la famille GAUTRON, où nous étions contraints de travailler sous l'œil impitoyable de Mlle GAUTRON qui ne pardonnait rien. Je découvrais la liberté, le rêve, l'absence de surveillance et la tolérance coupable de mon père toujours prêt à faire mes devoirs plutôt qu'à m'expliquer. Lui aussi retrouvait la liberté : plaisir d'enseigner, plaisir de pédaler sur les routes plates de la Brenne, plaisir de vivre sans contraintes et d'assumer avec légèreté son rôle de père. Je devins très vite une élève médiocre, une grande fille montée en graine, qui n'écoutait pas vraiment les professeurs.

Certains m'impressionnèrent : M. GUY, au regard noir acéré, aux sourcils charbonneux, professeur de lettres classiques, on dirait aujourd'hui "handicapé", il avait un pied bot. C'est lui qui nous expliqua la théorie scientifique de la création de l'univers, reléguant aux oubliettes les quelques éléments de foi catholique laborieusement engrangés au catéchisme. Cette année-là, j'ai oublié le visage du professeur de mathématiques. Était-ce le vieux M. LAMIDEY qui nous enseigna les rudiments de l'algèbre ? Peut-être... Ses litanies débitées à toute vitesse, d'une voix monocorde, ne me charmaient pas, ne suscitaient pas le moindre intérêt. Je ne comprenais absolument rien et commençais ainsi un long parcours de nulle en maths qui dura toute ma scolarité. En Anglais, au fait, qui avions-nous en 1946 ? M. POUPAT ou M. COLLÉ ? Deux professeurs à la personnalité diamétralement opposée qui avaient en commun un certain flegme britannique. Je ne les ai jamais vus en colère.

Pour moi, les saisons passaient trop lentement, avec en perspective l'arrivée des beaux jours, l'évasion vers le stade. Les cours d'éducation physique de Mme FOUCHET étaient une bouffée d'oxygène. Je nous revois, petit troupeau docile, sous l'autorité bienveillante de notre professeur, empruntant par tous les temps, la route vers le terrain de sports. Quand il gelait à pierre fendre, nous faisons des assouplissements à l'intérieur des baraquements mais dans les courants d'air, les vitres n'ayant pas été remplacées depuis la fin de la guerre. Ou bien quelquefois, nous rejoignons le gymnase de l'école des garçons, rue ROHART, derrière le champ de foire. Comme compagnes, j'avais Rachel LAMY, Claude LÉVÊQUE. C'étaient les barres parallèles, la corde lisse (ma terreur) ou "Le quadrille des lanciers", programme varié dû à l'inaltérable inventivité de Mme FOUCHET dont il faut aussi louer le courage. Toujours sur la brèche, par n'importe quel temps, nous donnant l'exemple et le goût de l'effort. Ce cours, je l'attendais avec impatience, sûre de ne jamais m'ennuyer, sûre aussi d'être encouragée quand je réussissais. C'était le moment où je n'avais pas trop de complexes, malgré ma grande taille, 1m70 en 5ème ! Ma mère y était certainement pour quelque chose, elle qui nous avait comblés mon frère et moi de leçons particulières. Claude LÉVÊQUE se souvient-elle de M. PIGEAT, ancien militaire, qui donnait des leçons de gymnastique ? Elle les suivait en même temps que nous. Personnage bourru, M. PIGEAT nous martyrisait avec ses barres fixes et nous ennuyait avec ses plaisanteries douteuses. Il avait pour mission de rectifier notre scoliose et de nous apprendre à



nager. Nous allions à bicyclette jusqu'aux RIBATTES, au bord de l'INDRE. Ce fut une mission impossible ; à la fin de l'été je ne savais toujours pas nager, ce que j'appris seule, dans l'océan, en 1947, nos premières vacances au BOIS EN RÉ.

De la 5ème, peu de souvenirs, si ce n'est celui de l'échec, de l'ennui, dans une vaste salle de classe au rez-de-chaussée de notre vieux bâtiment. Quelques images me reviennent à la mémoire : celles du cours de musique dispensé par M. TINTURIER, "le grand cheval", féru d'ALBÉNIZ et d'opérettes comme "La Veuve joyeuse". Il avait de beaux yeux globuleux et, à la demande de quelques élèves dans le vent, nous avait fait apprendre "Les trois cloches", "Etoile des neiges" et autres succès à la mode que je fredonnais timidement et sans enthousiasme.

Et puis arriva la 4ème. Le latin était enseigné par M. PIVETEAU, un Poitevin arrivé pendant la guerre qui retourna bien vite dans son pays, déçu des petits Castrais qui n'étaient pas passionnés par le "De bello Gallico" de César et le chahutaient quelque peu. Oh ! très peu...mais les démonstrations de ce pédagogue étaient plutôt hasardeuses. Par contre, nous eûmes un autre professeur de Lettres dont on a peu parlé dans les bulletins : Jean FLISSEAU. Quand il est arrivé à LA CHÂTRE, c'était un tout jeune homme pétulant, monté sur ressorts. Je revois son



*M. Tinturier*

visage souriant, sa tête ronde, ses cheveux bruns coupés en brosse, ses yeux noirs pétillants d'intelligence. Il était très agressif et si nous ne savions pas toujours apprécier son esprit brillant, ses explications audacieuses, il disait bien fort, en parlant de nous : "Une bombe atomique là-dedans" ! Quelquefois il nous apostrophait : "Vous n'êtes que des pluviers" ! Le pluvier étant un échassier particulièrement stupide. Mais nous n'étions pas découragés par ces insultes et admirions les thèses avant-gardistes de la tragédie racinienne qu'il essayait de faire accepter à nos esprits embrumés. Il était drôle, célibataire, entreprenant et provocateur. Il osa se présenter au collège avec un énorme encrier Waterman plein, le balançant ostensiblement au bout d'une ficelle, dans les escaliers, devant les élèves et les autres professeurs médusés, pour contester M. le Principal qui distribuait au compte-gouttes l'encre dans les encriers de la salle des profs. Il débordait d'énergie ; c'était un esprit libre qui bousculait les préjugés et notre établissement avait bien besoin de jeunes comme lui. Il a vite rencontré l'âme sœur, il s'est marié et a quitté la ville.

Les années passent et se ressemblent. Nous grandissions, insouciantes et si mon frère suivait une scolarité normale, j'aurais pu causer la honte de mon malheureux père. Or, il accepta avec une parfaite résignation, voire indifférence, mon redoublement de 4ème. On peut être fille d'enseignant et pas brillante. Il n'en était pas ainsi des deux camarades, d'un an plus jeune que moi, rencontrés pendant cette deuxième quatrième. Tous les deux, ils travaillaient et ils réussissaient. Leurs parents enseignaient aussi au collège. Jean-François COQ et Jean-Pierre ROLLAND raflaient, chacun à leur manière, les premières places. Le premier, grand, massif, épicurien, le second, petit, mince, discret, d'une gentillesse à toute épreuve, m'accompagnèrent jusqu'à la philo. Je bénéficiai de leur compagnie et de leur aide. Grâce à eux et à M. COLLÉ, je fis des progrès en Anglais. Notre professeur, révolutionnaire avant l'heure, proposa qu'on rende chaque semaine un seul devoir rédigé par nous trois. Nous nous réunissions chez l'un ou chez l'autre pour travailler sérieusement et j'appris beaucoup à leur contact. Une fois le trio dissous, je réussis même à les dépasser quelquefois. C'est la seule innovation pédagogique dont je me souviens.

### **Les dernières années, travail et fêtes.**

Les souvenirs se bousculent, s'entremêlent, ont du mal à se classer chronologiquement. Je revois M. APPERE, j'entends le grincement de ses pas sur le plancher, le clic de son appareillage ; j'ai encore en mémoire l'importance qu'il donnait à la grammaire, fondement de



l'orthographe, son goût pour les auteurs outranciers : Edmond ROSTAND, Miguel ZAMACOÏS. C'était la 3ème, l'année du BEPC. Je fus la seule de la classe à ne pas me présenter à l'examen, indulgence coupable de mes parents qui cédèrent devant ma détermination. Je prétextai que j'échouerais à cause des maths et surtout je ne voulais pas réviser. Année de paresse, année où les devoirs sont faits devant le poste de radio, au son de la voix chaude de Georges GUÉTARY, mon idole du moment. Pourtant notre Principal est là pour veiller au grain et ses interventions sont toujours redoutées. La discipline est rigoureuse et le collège bien tenu. Je tremble encore à la voix de stentor de M. BRESSOLETTE quand il venait solennellement distribuer les tableaux d'honneur, chaque trimestre. Nous l'attendions avec appréhension, nous le devinions rien qu'à sa façon de frapper à la porte. Pour nous, ses discours étaient pleins de sous-entendus et ses silences lourds de menaces. Il était craint et respecté. Autre époque bien lointaine.

A partir de la seconde, j'ai un peu plus l'impression d'exister. Les cours de Lettres, de Langues me semblent plus intéressants. Moins d'improvisation, plus de profondeur, des méthodes avec M. DELAGOUTTE qui officie dans une salle du premier étage ouvrant sur le palier et donnant sur la cour. Le grec m'ennuie, certes, mais en français, les études de textes me font entrevoir des horizons ignorés. Je suis heureuse de réciter, avec le ton juste, des poèmes appris avec facilité. C'est peu, mais réconfortant de voir ses capacités reconnues. Cet intérêt pour le texte dit, cette attirance pour le théâtre, me valurent le premier prix de récitation. Je revois la solennelle distribution des prix dans la salle de cinéma. Sur l'estrade, tous les professeurs dans leur toge noire, encadrant M. le Principal, M. le Sous-préfet, M. le Député, M. le Maire et d'autres notables. J'entends le discours émaillé de citations littéraires ; exercice hautement périlleux auquel se livrait chaque année, un professeur différent sollicité par M. le Principal. Nous n'y comprenions rien, mais c'était pour les adultes et pour la tradition. Séance interminable, espoir bien souvent déçu de rapporter un bel ouvrage. Je me souviens d'un énorme livre rouge illustré, des œuvres de SHAKESPEARE, sans doute un prix d'Anglais, que je n'ai jamais lu.

La distribution des prix faisait partie des fêtes, comme à la fin de l'année, la représentation théâtrale mise en scène par Jean-Louis BONCOEUR. "L'Avare" est encore présent dans mon souvenir. C'était une entreprise pédagogique. Devait-elle financer un voyage scolaire ? Peut-être. Nous avions préparé, en cours de dessin, la couverture des programmes qui seraient vendus lors de la représentation. Le mien fut rectifié par ma mère, tellement il était raté. Les photographies rappellent avec précision les différents acteurs de cette comédie de MOLIERE : professeurs, élèves judicieusement choisis par le metteur en scène.

Ces spectacles étaient toujours une réussite : costumes, décors, éclairages demandant la participation de chacun. J'ai sous les yeux, dans mon salon, un autre aspect du talent de notre professeur de dessin : deux grands portraits de Berrichons, "la vieille" et "le vieux" particulièrement réalistes et pleins de malice.

Parmi les autres manifestations, me restent en mémoire les grandes fêtes sportives dont la chorégraphie était conçue et réglée par Mme FOUCHET. J'ai toujours regretté de ne pas avoir participé aux "Aurores". Qui se souvient du "Boléro" de RAVEL ? Du "Pas des patineurs", de "Peer Gynt" ? Ces créations m'étonnent encore et j'aurais bien aimé en être mais ma mère préférait économiser pour mes leçons de piano, de maths, de couture, de gym et tutti quanti. C'était moins drôle.

À LA CHÂTRE, après la guerre, on réapprit à s'amuser. Pendant mon année de 1ère eut lieu un grand événement, le bal du collège, dans les salons de l'hôtel St-Germain. Mon père et ma mère m'y accompagnèrent. J'avais pour l'occasion une robe de soie rayée bleu pâle et blanc, soulignée d'une ceinture de velours noir. Mon amie Monique portait une jupe et un corsage de faille vert mousse qui froufroulait. Ma mère était en noir et son ensemble était brodé de jais (pierre noire brillante). M. le Principal valsa avec une élégance dont je fus surprise. Et je fus heureuse d'être invitée par le plus beau garçon de la classe : un Parisien qui avait des usages !

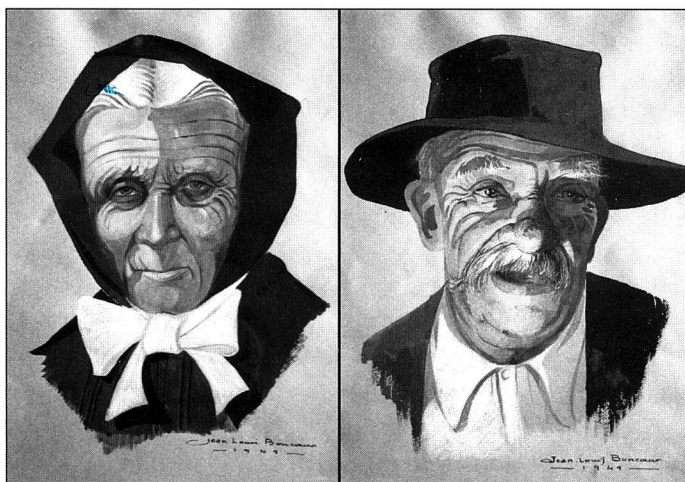
Quelques figures se détachent de mes années d'adolescence.





Je me souviens de Suzanne CHAPPOULLIE, de son esprit frondeur, de la chanson que nous avons composée ensemble, pendant une heure d'instruction civique, sur le gros Jojo PIVETEAU. Je me souviens d'Alice BIGAUD, de ses longs cheveux clairs, de ses succès auprès des garçons et de ses bons résultats scolaires. Je me souviens de Jeanine VIALADE, de sa gentillesse et de son obstination à travailler malgré des conditions difficiles. Je me souviens de Jacques de POMMEROUX, de ses pantalons de golf et de ses grimaces qui nous faisaient pouffer de rire. Je me souviens de Monique PETITPEZ qui fut longtemps mon amie avant que la vie et la distance ne nous séparent. Nous montions et redescendions la rue Nationale, l'une accompagnant l'autre, bavardant sans fin, échangeant des confidences, comme des adolescentes peuvent le faire. Je me souviens d'Anne-Marie THIVRIER, de nos difficultés communes avec le grec, de mes visites au Cours complémentaire où sa mère était surveillante générale, de la découverte du dortoir des filles, avec sa multitude de petits lits, qui me donna envie un instant d'être pensionnaire. Et puis d'autres encore aux personnalités attachantes et dont j'ignore ce qu'ils sont devenus. Après le bac, nous nous sommes séparés, la plupart d'entre nous quittant LA CHÂTRE, pour continuer des études dans des lieux différents mais un fil, si ténu soit-il, nous relie toujours à notre ville qui renferme tant de souvenirs liés à nos débuts dans la vie.

Bien sûr, c'est un long chemin en arrière que doit accomplir la mémoire. Certaines silhouettes apparaissent, certains détails surnagent. Pourquoi ceux-là ? Mon premier souvenir de sixième : les colonnes d'élèves qui montent le large escalier de pierre et les semelles compensées de Lisa CLIGMANN qui claquent comme un défi et moi timide enfant aux jambes maigres qui voudrait bien être grande. Mon dernier souvenir de philo : l'image fugitive de mon père devant son bureau et moi prenant des notes sur un gros cahier rouge que j'ai toujours conservé.



En fait, les souvenirs les plus vivaces restent ceux de l'enfance et ils ne sont pas tous liés au collège.

La guerre, mes grands-parents, le champ de foire, moi avec mon tablier écossais et mon bâton à la main, convertie en gardeuse d'oies, précieuses oies pour les confits.

La fin de la guerre, les FFI sur le champ de foire, campant sous des tentes kaki et distribuant du bon bouillon de bœuf, un régal après ces temps de privation. L'espionne qu'ils avaient faite prisonnière





Classe de Philo & Math - Année 1952/1953

1 R. Auguet	2 A. Cayré	3 J. Ghys	4 M. Petipez	5 C. Beudard	6 R. Sabourin	7 J. Vialade	8 J. De Pommeroux	9 J-F. Coq
10 J-P. Rolland	11 C. Augras	12 S. Clet	13 A. Bigot	14 Mr. Beudard	15 J. Peudupin	16 A. Braneyre	17 P. Léonard	

et qu'ils tenaient enfermée dans l'atelier de mon grand-père. Les bombardements : trois bombes que j'ai vues tomber sur notre petite sous-préfecture, alors que nous étions dehors, tranquillement à bavarder avec une voisine. La pêche dans la Creuse, à "La Justice", la cueillette des champignons dans les bois des environs, le ravitaillement dans une ferme, près de la route de Guéret, ma mère et ma tante sur des vélos Peugeot tout neufs dont nous remplissions les sacs. Ma mère et sa folie des fourrures dont elle m'affubla tard dans l'adolescence : un manteau de mouton gris, un manteau d'ocelot fait de pièces et de morceaux, une veste de panthère, tout cela acheté chez FLASCHNER, rue Nationale.

Les pèlerinages à Vaudouan et les processions ennuyeuses qu'il fallait bien suivre si on voulait goûter aux délices du pique-nique : le canard rôti et la tarte aux mirabelles. Les poires, les raisins et surtout les fraises que l'on écrasait sur des tartines beurrées et sucrées. Et là-bas, au fond du jardin du grand-père, le poulailler avec ses clapiers et les lapins blancs qui sentent mauvais. Les bains dans le tub en zinc chauffé au soleil. Le parfum des lilas si fort qu'il m'a fait pleurer, l'odeur entêtante du seringat, derrière le banc de pierre. Souvenirs tenaces qui reviennent en leitmotiv hanter la mémoire et qui finalement délimitent notre vie.

**Et au milieu de tout cela, notre vieux collègue et ses murs de granit rose.**

Christiane Beudard-Leroy  
 élève des classes primaires de 1942 à 1945,  
 de la section secondaire de 1946 à 1953  
 (Auvers-sur-Oise, décembre 2007)